

Objection à la foi : le problème du mal

La tentative de solution par la dialectique

Romains 3 : 1-8, 19-22

Nous avons parcouru plusieurs constructions qui tentent de donner une solution au problème du mal. Une première tentative est de concevoir un ordre tellement vaste qu'il réussit aussi à inclure le mal. Une deuxième tentative est la solution par la liberté : Dieu a pris le risque de la liberté, le mal est l'envers de la liberté. Nous abordons dans cet article un troisième grand type de solution proposée : la solution par la dialectique. Ce type de solution tentera moins les chrétiens évangéliques, mais il doit être considéré.

La dialectique

Qu'est-ce que la dialectique ? Il existe un sens classique du terme, que l'on trouve chez Aristote, où le terme décrit l'art du raisonnement. L'usage récent, depuis presque deux siècles, désigne un type de pensée où la contradiction n'est pas rejetée, mais au contraire, acceptée. Dans la logique ancienne, si l'on découvre une contradiction, on déclare le raisonnement faux et sans valeur. Cette logique est encore celle de tous les jours. Si on ne la suivait pas, les choses seraient encore pires que ce qu'elles sont !

Mais depuis la fin du 18^e siècle, une autre logique prétend avoir des droits, être capable d'embrasser davantage et d'atteindre plus profond. Elle affirme que la contradiction n'est pas forcément une faiblesse ou un échec. Au contraire, elle peut être une façon de serrer le réel de plus près, de donner vie à la pensée. Elle peut être un moteur de progrès. A partir de l'idée que la pensée qui progresse est celle qui dialogue avec elle-même (d'où le terme « dialectique »), on a bâti l'idée de « logique dialectique ». Dans cette logique, la pensée se répond à elle-même, elle inclut des positions opposées, contradictoires, en dialogue l'une avec l'autre, toutes deux admises, et intégrées dans la progression de la pensée. À partir de cette logique s'est construite toute une vision du réel dialectique.

La troisième grande solution au problème du mal, qui a tenté certains penseurs, a été la solution par la dialectique. Le mal, comme la contradiction dans la logique dialectique, joue un rôle positif. Il est une étape dans la vie du processus, du devenir de la logique et de la réalité. Le mal ne doit pas être considéré comme pénible et douloureux hors du bien et de la vérité : mais il faut le voir comme jouant un rôle à l'intérieur du processus du réel, et contribuant au bien, en tant que mal. Il ne s'agit pas de dire que le mal n'est qu'une erreur d'optique, comme l'affirment les partisans de la solution par l'ordre du monde. Il faut, au contraire, affirmer que le mal est le mal, qu'il est le négatif, qu'il y a contradiction. Mais ce n'est pas là le dernier mot ! En tant que mal, il joue un rôle positif. Il sert le bien, dans un développement dont il est le moteur.

Les variantes

Jacob Böhme

La première intuition de la dialectique remonte à un cordonnier, génial philosophe, Jacob Böhme. Il résidait dans une petite ville de Silésie, en Allemagne, au 17^e siècle. Il n'avait aucune formation, mais c'était un homme génial, qui réfléchissait. Un jour, dans l'obscurité de son échoppe, il voit un

rayon de soleil frapper une poêle de cuivre accrochée au mur. L'éclat de ce cuivre bien entretenu touché par le rayon de soleil dans l'obscurité de la boutique, est pour lui la révélation : c'est grâce à l'obscurité environnante que la lumière du soleil peut resplendir ainsi sur le cuivre ! Un endroit éclairé n'aurait pas eu ce rayonnement éclatant. À partir de là, il arrive à l'idée que le mal est nécessaire au bien, dans son opposition même au bien ! La pensée d'un bien « tout pur » est une pensée vaine, et vide. On ne peut pas avoir le bien « tout pur ». Le bien a besoin du mal pour ressortir. Böhme entourera cette première intuition d'autres considérations, plus ou moins obscures. Il forgera des théories sur la forme même des mots, en leur donnant des étymologies étranges – il n'était pas instruit, mais il réfléchissait. Les pasteurs luthériens des environs se méfiaient fort de ses idées. Mais il a fini par exercer une influence considérable. Ernst Bloch, grand penseur marxiste de notre temps, de l'université de Tübingen, exalte Böhme comme un précurseur de la pensée dialectique.

G.W.F. Hegel

Le grand fondateur de la pensée dialectique, et d'une vision du monde commandée par elle, est le philosophe allemand Hegel (1770-1831). Hegel a lu Böhme. Il forge son système dans les dernières années du 17^e et au début du 18^e siècle. Il passe inaperçu, au tout début. Lorsqu'il commence à enseigner, il n'a que deux ou trois étudiants. L'ampleur de ses travaux et la force de sa pensée sont telles qu'il devient de plus en plus célèbre. Dans la dernière partie de sa vie, il sera presque idolâtré, comme un « dieu de la pensée » qui amène toute la philosophie à son terme. C'est Hegel qui donne à la dialectique son sens moderne. Il construit une nouvelle logique qui passe par la contradiction. Cette pensée, il la croit vivante, en ce qu'elle pose la thèse, puis l'antithèse son opposé, pour aller plus loin et opposer une synthèse qui, à son tour verra s'opposer son contraire... C'est ainsi que tout progresse, la pensée n'est pas « morte » comme dans la logique classique. Toute l'histoire de l'humanité est englobée dans ce système. Hegel estime que tout le mal est ainsi récupéré. Un univers sans le négatif serait fade, sans goût. Les peuples qui vivent longtemps sans avoir de guerre s'encroûtent : il faut la guerre, pour chasser tous les miasmes. C'est comme un brouillard qui devient toxique après plusieurs jours sans vent : il faut le vent de la guerre ! Elle joue son rôle positif. A chaque étape de l'histoire, des nations élues mènent le progrès de l'histoire, pour leur temps, et c'est par la guerre qu'elles s'imposent aux autres. Elles ont alors un droit, qui leur vient de l'histoire, de dominer et de se soumettre les autres peuples. Cela a beaucoup influencé toute la pensée allemande, jusqu'au troisième Reich. Hegel explique ainsi le mal.

Cette explication, Hegel la donne en référence explicite à la Bible. Il est luthérien, comme presque tous les allemands de son époque. C'est en réfléchissant sur les Évangiles qu'il conçoit sa dialectique. Il appelle lui-même son projet un « vendredi saint spéculatif ». Il utilise le « vendredi saint » comme un thème clé de philosophie. Le vendredi saint, c'est le mal suprême, un crime horrible, le juste assassiné. Mais pour la théologie chrétienne, c'est ce vendredi saint qui nous sauve ! C'est lui qui, au cœur de l'histoire, accomplit la réconciliation. Le monde est réconcilié grâce à ce crime. Hegel tente une transposition philosophique du vendredi saint. Il fait du vendredi saint une loi générale : la contradiction, dans la logique, est fructueuse et réconciliatrice. Le mal, dans l'histoire, est le moyen même de la réconciliation, du progrès. Hegel considère qu'il donne au message chrétien central sa portée philosophique, que l'on n'a pas reconnue jusque-là, mais que lui, Hegel, parvenu à la conclusion de l'histoire, peut enfin mettre en lumière. Il exercera une très forte influence. Plusieurs réagiront à sa pensée. Le philosophe danois Kierkegaard la dénoncera comme la ruine du message chrétien, comme une prétention ridicule à dominer l'histoire et à vouloir la « logifier » entièrement : l'histoire n'est pas, comme l'affirme Hegel, un processus logique, dialectique, qui se déroule de manière inexorablement déterminée ! Hegel considère, en effet, que si certains « grands » croient déterminer ou influencer le cours des choses, c'est une illusion, une « ruse de la raison ». Car cette histoire qui se déroule, avec le mal en son cœur, c'est la Raison, c'est Dieu qui se réalise : Dieu n'est pas « tout fait » au début, il se réalise.

Karl Marx

L'autre grand penseur de la dialectique est Karl Marx. Marx a été, dans ses jeunes années, dans un groupe de penseurs hégéliens. Il reprend la dialectique de Hegel, il le dit très clairement, mais en estimant que l'homme de Hegel « marche sur sa tête », et qu'il faut le remettre sur ses pieds. Marx refuse l'idéalisme de Hegel, refuse que c'est la logique qui crée le réel. Pour Hegel, la logique est première. Ce sont les concepts qui mènent l'histoire. Marx refuse cela : la réalité, c'est la matière, et sa transformation par le travail effectif des hommes. Il faut donc remettre la logique de Hegel sur ses pieds, en donner une version matérialiste. C'est pourquoi l'un des noms du marxisme est le « matérialisme dialectique ». En Russie, on abrège en « Diamat », pour dialectique matérialiste.

Jürgen Moltmann

Hegel a donc exercé une forte influence. Aujourd'hui même, certains théologiens du christianisme et du protestantisme sont très fortement marqués par lui. Ils sont souvent influencés par des penseurs marxistes qui le citent beaucoup. C'est le cas d'un théologien très influent dans le cercle du Conseil Œcuménique des Églises : Jürgen Moltmann. Il s'intéresse beaucoup au problème du mal, et doit beaucoup à Hegel. Il opte pour une solution foncièrement dialectique, même s'il ne prétend pas surmonter toute l'histoire, la voir tout entière et en décrire la loi. Moltmann garde une part pour la liberté des agents historiques. Mais son idée-clé sur le problème du mal est qu'il ne se résout que par son incorporation à Dieu. Le mal entre en Dieu et produit une histoire de Dieu. Il produit, en particulier, la pluralisation trinitaire de Dieu. Dans son ouvrage « Le Dieu crucifié », il développe comme un thème fortement marqué que la seule manière de résoudre le problème du mal est de refuser l'idée d'un Dieu parfait, tout-puissant et distinct du monde, mais d'avoir, comme chez Hegel, un Dieu qui est lui-même en devenir, qui s'implique dans le mal, et qui s'incorpore en quelque sorte le mal. C'est ainsi qu'il se différencie, et qu'il devient trinité. La trinité n'est pas donnée d'emblée, toute parfaite dans le ciel : Moltmann refuse cette doctrine chrétienne orthodoxe. Cette pensée est fortement influencée par Hegel. Dans son premier ouvrage, « La théologie de l'espérance », Hegel est l'auteur le plus cité. Moltmann essaie de prendre quelques distances, de manière d'ailleurs peu rigoureuse – Hegel est un auteur tellement puissant que vouloir prendre une portion de sa pensée et la corriger conduit à des inconséquences.

Je me sens assez proche de Moltmann par moments, en ce qu'il a une grande sensibilité à l'égard du problème du mal. Il a vu que les autres solutions ne peuvent pas tenir. Mais je me sens en même temps très loin de lui, car cette solution par la dialectique n'est pas admissible. De manière générale, Moltmann est un homme très sensible et très éloquent, mais peu rigoureux. Il a le don des formules et des idées chatoyantes. Mais il manque de rigueur précise, méthodique et systématique.

Karl Barth

Un autre penseur qui a cédé à l'illusion d'une solution par la dialectique est Karl Barth. Barth est certainement, parmi les non évangéliques, celui des tout « grands » qui est le plus proche des évangéliques, parce qu'il était animé d'un grand amour pour la Bible, même s'il ne la reconnaissait pas entièrement comme Parole de Dieu. Lui aussi a fini par suggérer une solution de type dialectique au problème du mal. Il remplace le mot « mal » par le terme de « néant », et explique le mal de la manière suivante. Dieu, au départ, est seul – Barth est d'accord avec la doctrine biblique et orthodoxe : au commencement, il y a Dieu, et seulement Dieu. Mais du fait que Dieu crée, qu'il dit « oui » à la créature qu'il produit, du même coup, il dit « non » au néant. Ce « non » dit au néant le fait surgir, lui fait prendre réalité. Le néant n'est pas créé, il ne possède pas l'être. Mais il est une réalité, et redoutablement efficace. Il projette son ombre sur la création. Le péché, c'est l'irruption du néant dans la création. Le mal est donc le néant, qui vient du « non » de Dieu. Il est d'avance vaincu. Parce que Dieu est Dieu, le néant est une impossible possibilité, d'avance vaincue par Dieu. Barth oscille sans cesse entre l'affirmation que le néant est redoutable, que nous

sommes fatalement vaincus par lui, et la thèse qu'il est vaincu d'avance et que nous devons croire à la victoire de Dieu. Nous avons là une autre tentative d'explication.

Evaluation

Que dire de ces solutions prétendues par la dialectique ?

Il nous faut dire que, pour quelqu'un qui veut être fermement fondé sur l'Écriture sainte, ces solutions sont exclues. Aucun de ces auteurs n'a prétendu se soumettre entièrement à l'autorité de la Bible. Tous ont voulu en faire quelque usage : ils se sont considérés comme penseurs chrétiens. Mais aucun n'a dit : « C'est pour moi la Parole de Dieu, je m'y sou mets et m'y confie entièrement. » Tous ont considéré qu'il y a des erreurs théologiques dans la Bible, et ont cherché dans leur approche à dire « mieux que la Bible » - cela est dit explicitement pour les uns, par implication pour d'autres. Cela devrait déjà nous suffire, et nous montrer l'incompatibilité entre ces solutions par la dialectique et ce que dit la Bible.

Il nous faut aussi mettre en lumière certaines affirmations très gratuites : l'idée que le mal produit le bien, que cette contradiction est le moteur de la pensée. Tout cela est dit, mais n'est ni montré ni démontré. L'affirmation conduit à certaines aberrations, sur la guerre, par exemple, qui ont désigné Hegel comme le responsable de bien des atrocités qui se sont commises après lui. André Glucksmann, dans son ouvrage « Les maîtres penseurs », fait remonter à Hegel tous les totalitarismes qui ont asservi et qui asservissent encore une si large part de l'humanité. La responsabilité historique est terrifiante ! Ces thèses nullement démontrées ont un fruit épouvantable.

Du point de vue chrétien, on assiste à des confusions, entre la trinité et le vendredi saint, par exemple. Il faut attaquer très fortement l'idée même d'un vendredi saint spéculatif, et chez Moltmann encore. Précisément, le vendredi saint n'est pas une idée. Ce n'est pas un thème avec lequel on joue dans sa logique : c'est un fait, qui ne vaut que dans sa particularité de fait unique, du Fils de Dieu qui expie nos fautes, qui satisfait la justice de Dieu – ce qui est un bien – et ainsi nous réconcilie. Dire que la croix est la réconciliation en tant que mal est absolument faux ! Elle l'est en tant que remède au mal, comme œuvre de justice. La croix rétablit la justice, paie la dette de la loi. C'est pervertir profondément le message de la croix que de lui faire dire qu'elle est une loi générale que du mal sort le bien. Ce n'est pas cela, du tout, dans la Bible !

En Romains 3, on découvre qu'il y avait, déjà, au temps de Paul, des personnes qui interprétaient son message de cette manière perverse. Elles disaient : « Pourquoi ne ferions-nous pas du mal pour qu'il en arrive du bien ? » Paul explique que, d'une certaine manière, Dieu se sert du péché des hommes pour faire sortir sa justice et sa gloire. On est assez proche de l'idée de Böhme. Mais cela justifie-t-il le mal ? Cela permet-il de l'expliquer, et d'encourager à le faire pour que le bien arrive ? Paul refuse catégoriquement cette pensée : « Absolument pas ! La condamnation de ces gens est juste. » (Rm 3 :6,8) On peut se tromper : certains thèmes bibliques ont pu donner lieu au malentendu dialectique. Déjà au temps de Paul, on a pu comprendre de manière tordue ce qui est dit de la victoire de Dieu sur le mal. Mais il n'est, en aucune manière, permmissible bibliquement de donner ce sens. Nous n'avons aucun doute à avoir : il s'agit d'une tradition qui utilise de manière perverse les symboles chrétiens, pour leur faire dire le contraire de ce qu'ils signifient. A transformer en spéculation le vendredi saint, on change radicalement son sens. D'une certaine façon, nous avons là, typiquement, une pensée « d'antichrist ». L'antichrist, c'est celui qui reprend les formes du christianisme, il imite le Christ, pour apporter juste le contraire, pour s'opposer de la manière la plus maligne au Christ. Avant le Christ, il n'y a pas d'antichrist, c'est le gros paganisme, dans sa maladresse même, lorsque l'on adore des taureaux, ou d'autres créatures. Après le christianisme, le mal se raffine et il prend un visage d'antichrist. Dans la pensée de Hegel, en particulier, nous assistons à une utilisation perverse des thèmes chrétiens, qui deviennent les

thèmes clé de la philosophie, mais avec un sens radicalement opposé. Il nous faut donc dénoncer cette approche comme une pseudo solution.

Nous avons défini, dans notre typologie, la tentation de solution par l'ordre universel comme la tentation du sage. La seconde, par la liberté, est plutôt celle du prophète, qui met le doigt sur la responsabilité de la créature. Celle par la dialectique s'apparenterait plutôt à celle du prêtre. Car le prêtre fait le sacrifice, où une mort accomplit la réconciliation : si le prêtre se méprend sur le sens du sacrifice, il peut glisser vers une interprétation de type dialectique.

Les repères bibliques à maintenir

Trois vérités me paraissent fortement, incontestablement, attestées dans l'Écriture, et doivent être maintenues, et nous servir de repères.

La réalité du mal

La première est celle de la réalité du mal. De la deuxième page de l'Écriture à la dernière, le mal est considéré comme une réalité, et non comme une illusion. Cette réalité est radicalement mauvaise. On ne peut pas l'excuser, il n'est pas question de l'excuser : « Ayez le mal en horreur. » Cela s'oppose à la première pseudo-solution. Le mal est un sujet d'un infini sérieux, la Bible sans arrêt y revient. Bien des incroyants, d'ailleurs, s'en fatiguent, et considèrent la foi chrétienne comme obsédée par la question du mal et du péché. Pour la Bible, pas question de céder à la minimisation au nom d'un ordre global qui embrasserait tout, et relativiserait les inconvénients locaux créés par le mal. Pour la Bible, le mal est un problème suraigü. Le mal de la mort est un ennemi. Le mal qui a provoqué la mort, le péché comme révolte contre Dieu, comme ingratitude sans cause et sans raison, cette attitude méchante de la créature contre Dieu qui ne lui avait fait que du bien, cette réalité du mal est le premier grand pilier de l'affirmation biblique.

La souveraineté de Dieu

Le deuxième grand pilier, présenté lui aussi de manière surabondante dans l'Écriture, est la souveraineté de Dieu. Dieu gouverne toute chose, en gros et dans le détail. Si quelque chose arrive, il l'a décidé. Cela fait partie de son plan dès avant la fondation du monde. On peut faire une démonstration absolument complète de ce point. Non seulement la Bible contient des déclarations générales : « Dieu opère toute chose selon le conseil de sa volonté. » (Ep 1 :11) Mais d'autres affirmations, de détail, confortent la ligne. Ainsi, s'il se produit un accident du travail, ou de chasse, la Bible exprime la chose en disant : « Si l'Éternel a fait tomber ton prochain sous ta main, sans que tu ne l'aies voulu... » (Ex 21 :13) C'est ainsi que l'on parle d'un homicide involontaire. Si l'on parle ainsi, c'est parce qu'il est évident, dans la pensée biblique, que Dieu demeure souverain et que rien ne lui échappe. Même les maux et les actions volontaires sont décrits de façon semblable. Par rapport au mal, c'est le point extrême. 1 Samuel nous rapporte l'histoire des fils d'Eli, ces gredins qui fraudaient, se livraient à la débauche avec les femmes qui venaient adorer le Seigneur à Silo. Leur père leur a fait des remontrances. Le récit nous dit que ses fils ne l'écoutèrent pas « parce que l'Éternel avait décidé de les faire mourir. » (1 S 2 :25) Le mal, et l'obstination dans le mal, est référé dans ce passage à la volonté du Seigneur. En 2 Samuel 16 :16, Schiméi aboie méchamment contre David, et David dit : « C'est l'Éternel qui en a décidé. » En 2 Samuel 24, le dénombrement fait par David, tenté par Satan, est attribué à Dieu, qui ne tente personne. Dieu annonce les crimes commis par Absalom, et dit : « Je ferai cela » (2 S 12 :11-12). C'est aussi Dieu qui envoie l'esprit de mensonge qui séduit les prophètes d'Achab (1 R 22 :19-20). S'il y a un faux-prophète (Ez 14 :9), Dieu dit que c'est lui-même qui l'aura séduit. Ces passages sont très forts, pour exprimer que rien n'échappe à Dieu. Même quand une créature fait le mal, de par sa propre volonté, il ne faudrait pas penser que Dieu est simplement resté à distance, qu'il regarde sans intervenir, qu'il y a là une zone dont il s'est retiré. Ce n'est pas ce que disent les textes, qui affirment fortement la souveraineté de Dieu : pour le bien, c'est évident, mais cela est vrai, aussi, lorsque le mal est en cause.

La bonté parfaite de Dieu

La troisième grande affirmation biblique est la bonté parfaite de Dieu et de tout ce qu'il fait. « Il n'y a en Dieu aucune ténèbre » (1 Jn 1 :5), contrairement à l'idée dialectique d'un Böhme, d'un Hegel ou d'un Moltmann pour qui Dieu prend la ténèbre en lui. Toute la Bible va dans le même sens. Dieu est notre rocher, il n'y a pas la moindre imperfection en lui, ni la moindre injustice (Dt 32). Jacques affirme avec force que Dieu n'est pas tenté par le mal, et ne tente lui-même personne (Jc 1 :13). Toute la Bible atteste cette bonté de Dieu et la pureté de tout ce qui vient de lui. Je n'ignore pas l'apparente opposition entre cette bonté de Dieu et les paroles où Dieu affirme que c'est lui qui agit, alors qu'il s'agit du mal. Je crois qu'il n'y a pas de contradiction, mais c'est là qu'est la difficulté.

Tout devient facile et rationnel si l'on croit pouvoir sacrifier l'une des vérités bibliques. On sacrifie l'entière bonté de Dieu si l'on dit que, puisque le mal contribue au bien, Dieu se l'incorpore (solution dialectique). Mais alors, on ne dit plus ce qu'affirme la Bible. D'autres pensent pouvoir sacrifier la souveraineté de Dieu en disant : « Ce n'est pas Dieu qui le fait ». Mais ce n'est pas ce que dit la Bible.

La Bible nous enseigne, distinctement, ces trois vérités. Nous devons n'en édulcorer aucune. Notre effort et notre réflexion doivent porter sur leur assemblage, et la manière de les considérer ensemble.

Henri Blocher